

Gradus ad Parnassum
Dialogue introductif, propitiatoire et dédicatoire

Marc Vaillancourt

Number 111, Fall 2006

L'Antiquité

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14193ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vaillancourt, M. (2006). *Gradus ad Parnassum* : dialogue introductif, propitiatoire et dédicatoire. *Moebius*, (111), 102–107.

Gradus ad Parnassum

Dialogue introductif, propitiatoire et dédicatoire

— Des vers latins!... quelle idée incongrue... composer de nos jours des vers latins, vraiment!

— Pourquoi pas. J'en ai fait tout jeune, par délassément, c'est la voie royale de la poésie, de la littérature. On dirait aujourd'hui, puisqu'on se règle quant à la calliépique, sur les journaux, dans le cadre d'un loisir poétique. Loisir prosodique serait à la fois plus modeste, plus exact et plus ambitieux. Sous la houlette de deux ou trois excellents maîtres, qui se relayaient pour nous désopiler l'esprit. Je me souviens d'un, entre autres, esprit le plus fin et homme cultivé, qui me sacrifia, à titre gracieux, beaucoup de son temps. Car la versification du latin et du grec ne figurait déjà plus aux programmes scolaires; même le thème d'imitation était en pleine débandade... On était sur le point d'enseigner Boris Vian et Anne Hébert, selon la dégringolade qui nous a menés à bride abattue au néant contemporain. Et n'allez pas me parler de l'énergie du vide. Celle du désespoir serait déjà trop demander aux Québécois...

— Ces confidences ne vous rajeunissent pas...

— Au contraire, bien au contraire: la triture des vers latins est un bain de Jouvence!

— Et c'est difficile à faire, des vers latins?

— C'est comme de confectionner des alexandrins français: une fois qu'on a chipé le truc, ça va tout seul. Vous demanderez à Charles Péguy (en m'excusant du peu...).

— On lui demandera. Mais pour la poésie, la langue des dieux?

— La poésie se glisse où elle peut, Carl Freidrich Gauss en trouvait dans le calcul par les logarithmes. C'est une question d'oreille et d'entendement.

— Car un poème sans poésie... n'est-ce pas ?

— La poésie ressemble souvent au chien de Jean de Nivelle : elle s'enfuit quand on l'appelle. La pluralité des poètes contemporains ne manque pas de n'en point mettre dans leurs vers irréguliers. Pour trop l'appeler, peut-être...

— Vous voulez dire vers libres, sans doute ?

— Les vers libres sont des vers de mètres variables, qui riment, et dotés de césures. Les *Fables* de La Fontaine en donnent un bon exemple. Non, j'insiste : vers irréguliers.

— Si vous y tenez... à chacun ses lubies !

— En effet. Pourquoi je n'aurais pas, comme tout un chacun, ma lubie quérulente, n'enfourcherais-je pas mon petit dada revendicatif ?

— Et pour l'esprit de vos textes ?

— Pour l'esprit, ces poèmes sont plus près de Martial et de Propertius que d'Ovide ou Virgile. Et je ne dis rien d'Horace, auteur inattingible, même dans le badinage. Par esprit, je vous prie d'entendre l'intention. Je ne saurais me mettre sur les rangs : *C'est en vain qu'au Parnasse, un téméraire auteur...* Ce serait sot et malotru de ma part. Malotru, *male astrucus*, inspiré par un mauvais astre.

— Je ne lis pas aisément le latin, aussi...

— Aussi j'ai donné une traduction pédestre, en collant tant qu'il se peut au latin, mais sans tomber dans le mot à mot — le *Thesaurus* du bon Quicherat, qui obsédait mon esprit, ne quittait pas ma table, pas plus que Gaffiot et Lhomond, ces Thésée et Pirithoüs du lexique et de la grammaire du peuple-roi.

— Me voilà à peu près rassuré...

— Vous m'en voyez ravi. Et voici donc mes Épigrammes latines. Je les dédie au souvenir pieux de mes bons maîtres.

IX épigrammes latines

*Gaudes carminibus ; carmina possumus
Donare et pretium dicere muneri.*

Ta joie, ce sont les poèmes ; des vers, je sais
en donner et fixer à mes présents leur prix.

Horace, *Odes* ; IV, viii, vers 11 et 12.

I. DE NIHILITATE UITAE HOMINIS

*Nos tenuem strictis spirantes aera fibris
 Vinimus et Phoebi lampada conspiciamus.
 Quotquot uiuimus hic sumus omnes organa, sed quae
 Viuuificis animat aura leuis.
 Quod tua si tenuem restringat palma uaporem
 Eripiens animam miseris usque Stygem.
 Si sumus ergo nihil, Plutoni pascimur omnes,
 E flatu minimos nos leuis aura foret.*

Du néant de l'existence humaine

Quêtant l'air insubstantiel par les pertuis étroits de notre corps, nous vivons et comparaissons sous l'éclat de Phébus. Nous sommes, hommes vivants, de pauvres machines – les soufflets des forges fatales, d'où fuit le souffle de vie. Et si quelque lacet interrompt notre ahan, nous voici exilés sur les rives de la mort. C'est que nous sommes tissus de songe et de néant. Nous sommes les jouets de la mort ; l'air imperceptible, qui nous emporte, nous soutient sur les mer du trépas.

II. DE SOMNO – SENTENTIA ARISTOTELIS

*Ferme dimidium nitae dormitur. In illo
 Aequales spacio dius inopsque iacent.
 Ergo Croese tibi regnum ditissime, uitae
 Ferme dimidio par erat Irus egens.*

Du sommeil, d'après un proverbe aristotélicien

On passe presque la moitié de sa vie à dormir. Pendant ce temps l'homme riche et l'indigent sont égaux. Et ainsi, Crésus, toi le plus riche de tous, pendant quasiment la moitié de ta vie, tu es l'égal du berger Irus.

(Voyez l'*Éthique* d'Aristote, 1102b)

III. ALIUD

*Non es, dum in somno es, dum nec te uiuere sentis,
 Felix, at somnus ni ueniat, miser es.
 Qui felix igitur sorte indulgente superbit,
 Inflatusque leui prosperitate tumet,
 Nos quoties uenit, aut toties iam desinit esse
 Felix aut toties incipit esse miser*

Sur le même sujet

Tandis que tu dors et que tu ne sais pas que tu es vivant, tu es heureux ; mais quand tu veilles, tu es misérable. Ainsi tout homme, fier de sa bonne fortune, de son bonheur, se gonfle de sa destinée ; il devrait, chaque nuit, soit cesser d'être heureux, soit commencer d'être malheureux.

IV. IN FUREM ET PATRONUM

*Dum furti metuit damnari Clepticus, amplo
 Non sine consuluit munuere causicum.
 Hic ubi saepe diuque immensa uolumina uoluit,
 Spero, ait, effugies, Cleptice, si fugiam !*

Un voleur et son avocat

Lorsque Clepticus commença de craindre qu'il serait condamné pour vol, il consulta un avocat – à grands frais. Après que l'avocat eut soupesé longtemps et feuilleté souvent les gros tomes du Code, il dit : « Cleptius, je crois que tu t'en tireras, du moins je l'espère, si tu es un champion à la course ! »

V. DE GLORIA ET POPULI IUDICIO

*Maxima pars hominum fama sibi plandit inani,
 Atque leuis uento fertur in astra leni.*

*Quid populi tibi noce places? Saepe optima caecus
 Dat uicio, et temere deterio probat.
 Sollicitur pendes alieno semper ab ore
 Ne laudem cerdo quam dedit eripiet.
 Fors tamen irridet quo tu laudante superbis.
 Ex animo laudet, laus tamen illa fugit.
 Quid tibi fama facit? Toto lauderis aborbe,
 Artimlus doleat, quid tibi fama facit?*

Sur la gloire et le jugement du commun

« La plupart des gens sont contents d'eux-mêmes », s'ils atteignent à la gloire selon le monde, qui n'est que viande creuse; et, parce que ce sont des cervelles à l'évent, le souffle de l'opinion les élève jusqu'aux astres. Pourquoi tirer du contentement de l'approbation de la populace aveugle, laquelle censure ce qui est excellent et porte aux nues le plus exécration. Vous vous accrochez à l'opinion bienveillante par crainte d'une autre, pas mieux fondée, qui serait défavorable. La valeur se rit de cet homme dont l'estime vous réjouit; il vous juge selon le goût du jour, lequel est éphémère. Serais-tu loué par tous, tu sentirais une accroche à ta renommée: vulgaire, précisément du fait qu'elle est universelle.

VI. IN BIBONEM

*E terra genitus, sub terram morte recondar.
 Ergo lagena mihi terrae plena ueni!*

Le buveur

Je suis issu de la terre; mort, je retournerai à la terre.
 Viens à moi, vivant, bouteille pleine de vin, de vie!

VII. IN MULIEREM FOEDAM

*Te speculum fallit, speculum nam, Gallia uernus.
Si semel inspicers, numquam iterum ius inspiceres.*

À une femme laide

Ton miroir te déçoit, Gallia ; c'est parce que si tu usais d'un bon miroir, jamais tu ne t'y regarderais à nouveau.

VIII. EPICURI DILEMMA

*Dei iciat miseram tibi ulla, molestia mentem.
Si longa est, luis est ; si grauis est, breuis est.*

Un dilemme d'Épicure

Ne laisse aucun mal te réduire au malheur. Si le mal dure, il devient supportable ; s'il est fatal, il ne durera pas.

IX. CONTRA

*Dei icit heu miseram, prosternit et utraque mentem.
Longa nec ulla leuis, nec grauis ulla breuis.*

Contre le précédent

Hélas, toutes espèces de maux m'accablent, et me sont un crève-cœur ; des maux qui durent sans s'éteindre, et des maux qui sont un long supplice !

FINIS